

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes: Trois mois, 5 fr.; six mois, 9 fr.; un an, 15 fr. Les autres départements et l'étranger le port en sus. Agence particulière à Paris, 26, rue Feytaud.

Bureaux et Rédaction: Roubaix: 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Carnot, 6. Directeur-Propriétaire: Alfred REBOUX

ABONNEMENTS ET ANNONCES à Roubaix, aux bureaux du Journal, Grande-Rue, 71. — A Tourcoing, aux bureaux du Journal, rue Carnot, 6, et à la Librairie Watteau, rue Saint-Jacques, 29. — A Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 6. — A Bruxelles, à l'Agence de Publicité, rue de la Sablonnière, 10. — A Liège, chez M. Lison, Lausanne, rue de la Station. — Au Havre, à Paris: aux Bibliothèques de la gare d'Orléans, de la gare du Nord et de la gare St-Lazare.

ELECTIONS CANTONALES

SCRUTIN DE BILLOTTAGE du Dimanche 28 Juillet 1901

CANDIDATS:
CONSEIL GÉNÉRAL
TOURCOING
CANTON-NORD-EST
LÉON MONNIER
Industriel

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT
TOURCOING
CANTON-SUD
CYRILLE DESBORMONT
Comptable

Chronique

UNE TERRIBLE NUIT

Il y a de cela vingt ans, je venais de finir mon scouage, et au lieu de retourner au pays, où je n'avais plus de famille, j'avais demandé à entrer dans la gendarmerie.

On m'incorpore dans le gendarmier colonial et je fus envoyé à la Martinique, ce qui ne me déplaisait pas, vu qu'on m'avait assuré que c'était un magnifique pays et que la vie était agréable.

Quand je débarquai à Fort-de-France, le premier mot que me dirent les camarades fut: « Prends garde au serpent. »

Et ils n'avaient pas tort. Figures-vous qu'il y en a partout jusque dans les maisons, jusque dans les chambres; à la campagne, on ne peut pas réparer un parquet sans en trouver une demi-douzaine, qui sont entrés là quand ils étaient tout petits, et qui s'y sont tellement engraisés à se nourrir de rats et de souris qu'ils ne savent plus sortir.

On ne peut pas s'étendre sur l'herbe sans crainte de grimper à un arbre pour avoir un coco ou un mango sans s'exposer à rencontrer un de ces oiseaux dans les branches. Ils nagent dans l'eau, s'élançant en l'air comme des flèches et vous menacent à tous moments, en tout lieu, si bien qu'il meurt dans cette petite île plus de 100 personnes par an de la piqûre du serpent sur une population de 100.000 âmes environ.

La morsure vous tue aussi bien et aussi raide qu'une balle de pistolet, de sorte que si cela vous arrive, vous pouvez économiser la visite du médecin, vous en avez tout au plus pour quelques heures, quand vous n'êtes pas mort de peur avant.

Les premiers jours, je faisais l'incrédule, croyant que les camarades voulaient se moquer de moi, et je risais fort bien quand ils me racontaient qu'un gendarme, en mettant sa botte d'ordonnance, avait été piqué par un serpent qui s'y était réfugié pendant la nuit, et qu'un autre jour, un habitant, en ouvrant un tiroir de sa commode pour y prendre une cravate, avait trouvé un serpent mère avec plus de cent petits qui s'y étaient installés; je vis trop tôt que ce n'étaient pas là des contes faits à plaisir pour épouvanter les nouveaux-venus.

Il y avait quinze jours environ que j'étais arrivé, lorsque je reçus l'ordre de partir avec un brigadier pour faire une tournée dans l'intérieur de l'île. On avait commis quelques vols en ville, et nous devions aller fouiller un peu les cases des nègres qui vivent dans les mornes.

Nous partîmes de Fort-de-France le matin à cinq heures, pour éviter la trop grande chaleur. Nous devions suivre une route qu'on appelle le chemin de la Trance, coucher au poste des Deux Choux, ainsi nommé à cause de deux grands foux palmistes qu'on aperçoit en lointain dans la montagne, et revenir le lendemain.

Au moment du départ, l'on m'avait fait encore quelques plaisanteries sur les serpents, et j'en avais ri comme d'habitude. Nous avions de bons chevaux, le temps était superbe; c'était une véritable partie de plaisir de voyager ainsi, d'abord au milieu des champs de cannes qui commencent à mûrir, puis bientôt au milieu des bois qui faisaient comme un berceau sur notre tête.

Vers dix heures, la chaleur devenant trop forte et nos chevaux commençant à se fatiguer, le brigadier se dirigea vers une habitation qu'on apercevait à un petit kilomètre de la route. C'était le moment de la récolte; on coupait les cannes, on les portait au moulin qui les écrasait, on faisait bouillir l'eau qu'elle s'échappait ainsi donnée, et après trois ou quatre ébullitions on avait du sucre. Toute la maison était en fête, car la récolte s'annonçait bien, et nous fûmes reçus à merveille.

Mais il n'y a pas si bonne compagnie que l'on ne quitte, comme dit le brigadier. Vers quatre heures, nous avions encore 2 heures de route et nous voulions être rendus au poste avant la nuit, qui arrive tous les jours à six heures dans ce pays là.

Avant notre départ, le propriétaire voulut absolument nous faire goûter du *vesouet*, comme j'ai dit au vin doux de la canne; c'est le jus qui n'a encore bouilli qu'une fois, et les naturels du pays trouvent que c'est un vrai régal; libre à eux. Des goûts et des couleurs...

Toujours est-il que nous suivimes le planteur à la sucrerie; le sol était jonché de cannes écrasées sur lesquelles on glissait en marchant. — Range donc un peu cette bagasse, dit le maître à un nègre, qui s'empressa d'aller prendre un râteau accroché au mur.

Je ne sais comment il fit son compte, mais l'instrument lui échappa de la main et tomba entre la muraille et une rangée de futaies vides destinées à être remplies du sucre que l'on préparait.

Le malheureux passa le bras entre deux tonneaux pour reprendre son râteau, mais aussitôt un cri rauque et effrayant sortit de sa poitrine. — Serpent, s'écria-t-il.

Et tombant assis sur un monceau de cannes, il nous montra son bras où deux piqûres, un peu au-dessous de la saignée, laissaient échapper deux minces filets de sang.

On s'empressa autour de lui, on courut à la

pharmacie, on essaya de cautériser la plaie; tout fut inutile; la morsure était tombée sur une veine et le venin s'était répandu dans tout le corps en un rien de temps.

Lorsqu'une heure après nous montâmes à cheval, le pauvre diable était déjà mort.

Nous primes le galop pour rattraper le temps perdu; heureusement que la lune était dans son plein, et comme dans ces pays-là les clairs de lune valent le jour, nous arrivâmes sans encombre au poste des Deux Choux.

On appelle ce poste, c'est une façon de parler; c'était tout simplement une espèce de hangar ouvert à tous les vents, aussi bien pour les hommes que pour les chevaux.

Une petite case en bois servait au marchand-logis qui commandait. La cuisine se faisait sur des briques, à la belle étoile.

Mais je n'avais pas le cœur à souper, la mort du pauvre nègre m'avait bouleversé, et tout le long de la route le moindre bruit dans l'herbe, le plus léger frémissement dans les feuilles me faisait tressaillir.

J'eus de la peine de m'endormir, et quoique je me fusse couché le premier j'étais encore à me tourner et à me retourner sur le lit de camp, que les camarades ronlaient depuis longtemps; je crois bien que j'avais un peu de fièvre, et à chaque instant je me réveillais en sursaut; je voyais des serpents partout.

Enfin, vers minuit, je sentis le sommeil qui venait pour de bon; mais mieux eût valu rester éveillé. Un cauchemar épouvantable m'oppressa; je rêvais qu'un énorme serpent s'était introduit dans le poste, qu'il avait rampé jusque près de moi, et qu'attrapé par la chaleur, il s'était blotti sur moi. Je le sentais sur ma poitrine, enroulé sur lui-même, « lové », comme on dit dans les colonies, c'est-à-dire prêt à s'élaner. Je n'osais bouger, et cependant ce poids m'écrasait.

Il y eut même un moment où ce sentiment de suffocation fut si fort que je m'éveillai.

Que le bon Dieu vous préserve d'un semblable réveil!

Ce n'était pas un rêve: le serpent était là, sur ma couverture; un mouvement que j'avais fait en ouvrant les yeux l'avait sans doute réveillé lui-même, car sa tête s'était soulevée un peu au-dessus de la spirale formée par le corps, et elle se balançait de droite à gauche, comme si elle cherchait l'ennemi qui l'avait dérangé. La lune s'éclaircit en plein, et je distinguais les yeux noirs du reptile. Il y eut un moment où ses yeux noirs s'arrêtèrent sur les miens; rien ne pourra rendre l'horreur de cette sensation. Enfin la tête se détacha, et, après quelques oscillations, finit par s'abaisser sur la masse du corps, et resta immobile en face de mon visage.

Combien de temps restai-je ainsi les yeux ouverts, sans oser, sans pouvoir bouger ou crier! Je ne sais, mais au point du jour le serpent commença à remuer; je le sentis qui s'écartait et, se déroulant tout doucement, il se dirigea tranquillement vers la porte restée ouverte, et sortit du poste.

Je sautai à terre, je saisis mon fusil au râtelier, et visant l'animal qui rampait lentement sur la route, je fis feu. Le monstre bondit sur le coup, puis retomba immobile.

Les camarades réveillés s'approchèrent, le serpent était mort et j'étais tombé évanoui.

Quand je revins à moi et que je me regardai dans un miroir, je crus qu'on m'avait mis de la farine sur la tête comme on a coutume de faire à ceux qui ont reçu un coup de soleil.

J'avais les cheveux tout blancs. X...

Informations

LA REVUE DE LA GARDE REPUBLICAINE
Paris, 27 juillet. — Ce matin, à neuf heures, a eu lieu aux Champs-Élysées la revue annuelle de la garde passée par le général Mourlan. En temps ordinaire, le ministre de la guerre fait savoir à la presse la date exacte de cette manifestation militaire; le général André, qui sait par expérience que toute revue est le signal d'une explosion de sympathie pour l'armée, a donné cette fois des ordres pour que l'événement ne fût pas annoncé. Malgré cela, une foule de plusieurs milliers de personnes assistaient à cette belle cérémonie.

Les acclamations les plus vives, les cris de: Vive la garde! Vive la France! Vive l'armée! n'ont cessé de retentir pendant toute la revue.

Le défilé terminé, le régiment a gagné ses divers casernements. Tout le long du chemin, des manifestations en faveur de l'armée se sont produites. Les cris de: Vive l'armée! n'ont cessé de saluer les soldats.

LES CONCOURS GÉNÉRAUX
Paris, 27 juillet. — Cet après-midi a eu lieu à la Sorbonne, l'ouverture des boîtes du concours général, entre les lycées de Paris et de Versailles. M. Gréard, vice-recteur, présidait à cette cérémonie universitaire, assisté des professeurs des lycées. Voici les lauréats du prix d'honneur:

Mathématiques spéciales, M. Rémy, du lycée St-Louis.
Philosophie et première moderne, (dissertation française), M. David, du lycée Henri IV.
Rhétorique, (composition française), M. Rousseau de Beauplan, du collège Stanislas.
Seconde classique, (composition française), M. Houzelot, du lycée Hoche.

À la même heure, l'ouverture des boîtes du concours des départements avait lieu au ministère de l'Instruction publique, sous la direction de M. Rabier, directeur de l'enseignement secondaire. Les résultats ont été aussitôt télégraphiés en province aux recteurs et provinciaux.

BRUT D'UNE AGRESSION CONTRE M. PAUL DEROULEDE

Paris, 27 juillet. — La Patrie publie ce soir la dépêche suivante: « Hendaye, 27 juillet. — Le brist court qu'avant-hier soir, au sortir d'un dîner qui avait eu lieu à Saint-Sébastien, dans un hôtel de la Concha, Paul Déroulède, retenu seul, avait été assailli par deux individus. Le procès, dont on connaît la violence physique, se serait débarrassé de ses agresseurs et leur aurait infligé une correction. »

LA SANTE DU PRINCE HENRI D'ORLÉANS
Paris, 27 juillet. — L'Agence Havas publie la dépêche suivante: « Saïgon, 27 juillet, 10 h. 35. — Le prince Henri d'Orléans n'a plus de fièvre, l'abcès est en voie de guérison, l'entérite persiste. »

LE NOM DE GAMBETTA
Paris, 27 juillet. — MM. Jouinot, officier d'ordonnance du gouverneur général de l'Algérie; Loris, attaché au cabinet du président de la Chambre des députés, et Loris soldat du 2^e régiment de hussards

ACTUALITÉ

Ça ne sera-t-il pas bientôt fini ?



— Encore un petit effort, et nous y sommes!
— Crebleu !! et quand je pense qu'il y a cinq ans, je fondais le Grand Cercle.

à Marseille, se pourvoit devant le géré des accusés à l'effet d'obtenir l'application de leur nom celui de Gambetta, dont ils ont les collatéraux.

LES VOLS DE POUDRE À TOULON
Toulon, 27 juillet. — Le tribunal maritime avait condamné, samedi dernier, pour vols de poudre à l'École de pyrotechnie, l'artificier Germain et l'Italien Ferri. Aujourd'hui, de nouvelles arrestations ont été opérées, entre autres celles de militaires et du maréchal-logis chargé de la surveillance des magasins. Ce dernier, qui sortait le poudre par sacs de 40 kilogrammes, a tenté de se suicider. Des sujets italiens vont également être arrêtés.

LE COMMERCE DE MADAGASCAR
Le gouverneur général de Madagascar vient de faire parvenir son dernier rapport sur le commerce général de la grande île. Le commerce a triplé depuis cinq ans. En 1896, il était de 17 millions; en 1897, de 22 millions; en 1898, de 26 millions; en 1899, il monta à 36 millions; et cette année il est monté à 51 millions. Sur ces 51 millions, il y a 42 millions de commerce avec la France.

CHOSSES ET AUTRES

En sortant de l'école.
— Dis donc, qu'est-ce que c'est qu'une société anonyme ?
— C'est pour écrire des lettres... parler!

— Autour du tapis vert.
— Vous savez que ce pauvre X... est complètement décafé ?
— Certes... Il vient de m'emprunter cent sous...
— Pas plus ?
— Deme... Il débute!

L'ACADÉMIE PROTESTE

L'odieuse système de brimades inauguré par le ministre actuel et qui applique un peu partout: dans l'armée, la marine, l'université, les administrations municipales, s'étend aujourd'hui jusqu'à la Sorbonne et l'Institut.

MM. Marcel Dubois, Emile Faguet, et Gebhart avaient été chargés par leurs pairs de prononcer les discours d'usage aux distributions des prix de certains lycées: M. le Ministre de l'Instruction publique leur a retiré la parole.

On reproche à M. Marcel Dubois ses sympathies pour la « Patrie française » à M. Gebhart, d'être frère d'un général à M. Emile Faguet, de faire de la critique dramatique dans des journaux qui sont mal vus au bureau de la presse de la place Beauvau.

Il n'en faut pas davantage, en ces temps étranges, pour déplaire aux puissants du jour. La neutralité même ne leur suffit pas: ils exigent d'hommes, dont le savoir et le talent honorent les sciences et les lettres, des manifestations publiques en faveur de la soi-disant « défense républicaine », sinon ils considèrent ces hommes comme des ennemis, et s'efforcent, par des moqueries quelque peu rancieuses, de les proscrire du territoire.

En interdisant à M. Faguet, de l'Académie française, de haranguer les potaches du lycée Condorcet, M. Leygues a craint sans doute que ce professeur éminent ne tint pas un langage absolument conforme à l'orthodoxie ministérielle. Mais l'Académie française, estimant que l'ostentation dont on frappait son chancelier, actuellement en exercice, était une impertinence à l'égard de la Compagnie tout entière, s'en est occupée dans sa dernière séance.

Abandonnant les études philologiques et le travail du Dictionnaire, les quarante ont ouvert un véritable débat politique, faisant, pour une fois, du palais Mazarin, une annexe du Palais-Bourbon. La discussion a même été très vive, et quelques orateurs n'ont proposé rien moins que de répondre à l'invitation du ministre en refusant d'assister à la distribution des prix au Concours général.

Une grève d'académiciens à l'égard de l'Académie n'est pas un banal. Mais les Nestors de l'Institut ont fait de cette manifestation protestataire certains inconvénients: d'abord elle attendrait des innocents, les vainqueurs du concours, injustement privés de l'honneur de recevoir leurs couronnes de mains de maîtres de la littérature contemporaine; puis elle n'aurait peut-être pas produit autant d'effet, cette abstention en masse, que la résolution à laquelle se sont arrêtés les immortels et qu'ils ont résumés en deux articles:

1. Le bureau de l'Académie française — bureau dans lequel M. Faguet remplit, ou le sait, les fonctions de chancelier — se joindra aux autres délégations des diverses sections de l'Institut de France, pour assister à la distribution des prix du Concours général;
2. Il sera inséré dans le procès-verbal de la séance une motion de blâme ainsi conçue: « L'Académie, étonnée que l'un de ses membres ait été écarté de la présidence d'une distribution de prix dans un lycée de Paris, en exprime tous ses regrets. »

L'Académie française, par le vote de cette motion, donne publiquement, au grand maître de l'Université de France une leçon aussi sévère que méritée.

Le coup est rude pour un gouvernement qui affectait la prétention amusante de représenter les intellectuels.

Il aura pour ressource de faire traiter par ses collègues, l'Académie, de « réactionnaire ». Celle-ci est simplement souvenue qu'elle était l'Académie française. E. V.

SITUATION INDUSTRIELLE & COMMERCIALE

Roubaix-Tourcoing, 27 juillet 1901.

La semaine a été calme et les affaires nulles en fabrique: on attend les ordres de réassortiment des articles divers. Dans le négoce de tissus, la vente a été plus active et les négociants qui avaient tardé à opérer dans l'espoir d'obtenir une baisse sont forcés d'acheter des articles cotés aux mêmes prix qu'il y a trois ou quatre mois.

En laines, on constate peu de fluctuations, cette semaine, dans les cours du terme. On clôture cependant avec cinq centimes de moins qu'il y a huit jours. Les transactions se sont élevées à 290.000 kil.

Au disponible, affaires relativement calmes. Seuls les peignés fins restent demandés.

UN CONGRÈS INTERNATIONAL

Initiative du tsar pour réviser le traité de Berlin Constantinople, 27 juillet. — Le bruit court avec persistance dans nos milieux diplomatiques que le cabinet de Saint-Petersbourg aurait fait des ouvertures aux différentes puissances, afin d'avoir leur approbation pour la tenue d'un Congrès dont le but serait de réviser différentes clauses du traité de Berlin qui n'ont encore pu recevoir leur application.

Le Congrès profiterait en même temps de cette occasion pour régler certaines questions épineuses intéressant les Balkans, de manière à rendre définitive la pacification dans cette partie toujours si agitée de l'Europe orientale.

En prenant une semblable initiative le tsar se montre fidèle à la politique sage et pacifique qui n'a cessé d'inspirer ses actes depuis qu'il est monté sur le trône.

On affirme que le futur congrès se tiendrait à Copenhague; il se pourrait cependant que ce fut à Saint-Petersbourg.

[On sait que le traité de Berlin, dont il est si souvent question, est celui qui a été conclu après la guerre de la Russie contre la Turquie, et qui a réglé le sort de la Roumanie, de la Bosnie et en général de tous les petits Etats des Balkans.]

LES MANŒUVRES NAVALES

Le voyage des ministres

Marseille, 27 juillet. — MM. Waldeck-Rousseau, président du Conseil et de Lanessan, ministre de la marine, sont arrivés à dix heures en gare de Marseille. M. Waldeck-Rousseau était accompagné de MM. Gaston Méner, député, et Crouan; M. de Lanessan, de l'amiral Bienaimé et de M. Jutet, son chef de cabinet.

Les ministres ne sont pas descendus du train et ont été salués dans leur wagon par MM. Grimanelli, préfet des Bouches-du-Rhône, docteur Flaissières, maire de Marseille; le général Roidot, chef d'état-major du 15^e corps; contre-amiral Besson, Chevallion, député; Angélat, vice-président de la Chambre de commerce, Noblemair, directeur de la Compagnie P.-L.-M.

Le train est reparti un quart d'heure après. Les ministres descendent à la Ciotat.

Une foule assez nombreuse qui stationnait dans la cour de la gare et sur le passage que devait suivre le cortège, s'est retirée après avoir vainement attendu le passage des ministres.

La Ciotat, 27 juillet. — Les ministres sont arrivés à dix heures 47. Ils ont été reçus à la gare par l'amiralissime Gervais et le capitaine de vaisseau Perrin, sous-chef d'état-major.

Au cours des présentations, M. de Lanessan félicite l'amiral Gervais à propos des manœuvres, et lui annonce qu'il est décoré de la médaille militaire.

ministres arrivent à bord, le *Bouvet* d'Orléans, escorté par la *Hallebarde* et la *Fauconneau*, et traversent par une manœuvre hardie, la passe entre l'île Verte et le *Beo-d'Aigle*. Immédiatement après, toute l'escadre lève l'ancre, se dirige en ligne et file vers les Salins-d'Hyères où des manœuvres importantes doivent avoir lieu.

A midi, un déjeuner à bord a réuni les ministres, les vice-amiraux Gervais, Méner et de Maigret, le contre-amiral Worleaux-Conty, chef d'état-major, et la suite des ministres.

LES BALLONS DIRIGEABLES

Depuis les deux dernières ascensions de M. Santos-Dumont, il n'est plus question partout, dans les Sociétés savantes, au cabaret, sous les grands arbres, sur les plages, et dans les stations thermales que des ballons dirigeables. On rêve déjà d'aller voisin ou ballon, de faire son petit tour de promenade en dirigeable, de vendre son automobile pour faire construire un Santos-Dumont n. 6. Tout neuf, tout beau. C'est donc vrai, m'écriez-vous du fond de la Pologne, on a découvert les « ballons dirigeables »! Ne pourriez-vous me découvrir le secret de la « dirigeabilité »?

Le problème de la direction des ballons est théoriquement le plus simple qui soit au monde; c'est sans doute pour cela qu'on se l'imagine compliqué et difficile à réaliser. On a toujours professé de singulières idées sur la question. Trouver le secret de la direction. Quelle bonne habitude!

Mais, braves gens, il n'y a pas de secret. D'abord le mot « direction » ne signifie pas grand-chose. Il y a longtemps que l'homme a inventé le gouvernail des bateaux. Adapter à un ballon allongé un « gouvernail », c'est-à-dire une loque de toile tendue rigide par des amarres tendues; inclinée à droite et à gauche, et si le ballon se déplace, il est bien certain qu'il progressera à gauche ou à droite. La « direction », c'est une vieille histoire. Le vrai problème consiste non à diriger, ce qui est facile, mais à faire progresser! Pas d'action du gouvernail si l'aérostat ne progresse pas. C'est là une vérité à la Gribouille! Or, pour faire progresser un corps flottant, il suffit d'une hélice qui tourne et d'un moteur qui entraîne l'hélice... Encore rien de si facile.

Que de fois de sâtes inventeurs ont montré dans les baraqués des fêtes publiques, de petits ballons dits dirigeables. Un joli petit ballon muni à l'arrière d'un gouvernail et d'une hélice; dans la nacelle, un ressort en caoutchouc bien enroulé, lequel, quand on le lâchait, entraînait l'hélice. Et le ballon faisait gentiment le tour de la baraque. Eureka!

Toutes les tentatives faites en grand ne sont que des imitations de ces petits ballons forains. Un ballon forme cigare, un moteur, une hélice, un gouvernail. Ainsi du premier ballon Giffard, en 1852, avec moteur à vapeur; ainsi du ballon Tissandier, à moteur électrique; ainsi du ballon Renard et Krebs, etc.

Tout cela est dirigeable, c'est-à-dire peut changer de direction, à la condition que l'appareil progresse. Le vrai problème c'est, non la direction, mais la progression! Dans une chambre, où l'air est nécessairement en repos, un moteur infini, même un moteur fera circuler un petit ballon. Dehors, si l'atmosphère est calme, un moteur, même très faible, emportera le ballon, qui, par suite, se dirigera à volonté. Très bien; mais où comment le diriger, c'est quand il y a légère brise. Le vent debout agit sur le ballon. Le moteur agit pour vaincre le vent. Il y a lutte entre ces deux forces contraires. Si le moteur est puissant, il peut faire avancer le ballon, malgré la brise; mais s'il est impuissant, c'est la brise qui fait reculer le ballon. Or, jusqu'ici, tous les moteurs dont on s'est servi ont manqué de puissance. Et au premier petit vent, l'aérostat vaincu a dû reculer. Et il en sera ainsi encore pendant un certain temps.

Le dispositif auquel s'est arrêté M. Santos-Dumont est original, très étudié; il réalise un progrès évident sur les anciens ballons dirigeables français ou étrangers. La persévérance est toujours récompensée. Voilà la louange; voici maintenant la critique qui ne s'applique pas d'ailleurs au nouveau dirigeable plutôt qu'à tout autre. Il s'agit du principe même de la navigation aérienne par ballon. Un aérostat allongé quelconque est toujours susceptible de progresser et de se diriger par temps calme. Aussi quand on dit « dirigeable » il faudrait s'entendre. Le ballon Santos-Dumont sortira de son hangar et y rentrera, mais, l'inventeur le dit lui-même: « Je sortirai quand le temps sera propice »; ce qui équivaut à dire: quand mon moteur me permettra de lutter contre le vent... On est toujours dirigeable, mais il s'agit de savoir dans quelles limites! Les anciens dirigeables battaient en retraite devant un vent de 5 à 6 mètres de vitesse. Avec le nouveau moteur à essence de 16 chevaux, dans un ballon léger, il est probable que l'on pourra lutter contre un vent de 8 à 9 mètres. Si le moteur produit dix mètres de vitesse dans l'air calme, ce qui est déjà beaucoup dire, avec très légère brise il avancerait d'environ 7 mètres par seconde, soit de 25 kilomètres par heure. Mais aussitôt que la brise fraîchira, il ne fera plus que 2 mètres par seconde soit environ 7 kilomètres. Si, enfin, le vent atteint 9 mètres de vitesse, il ne progressera plus; au delà il reculera. Donc le ballon Santos-Dumont n'est pas, dans cette hypothèse, qu'une possibilité de marche limitée à un vent de 9 mètres. Au delà, inutile de chercher à sortir. C'est pour cela qu'il faut toujours, en pareille matière, préciser: « Dirigeable par vent de huit ou neuf mètres ». Autrement, le mot « dirigeable » n'a plus de sens.

Les vents de 9 à 10 mètres sont encore très fréquents sous nos latitudes. La zone d'utilisation, même à une faible hauteur de 200 mètres, dans l'atmosphère, est donc très réduite. Ces vents-là régissent au moins pendant près du tiers de l'année.

Donc, un aérostat de cette puissance serait inutilisable pendant au moins 120 jours. Il faudrait vaincre des vents de 14 mètres qui sont beaucoup plus rares. C'est encore possible, en portant la puissance des moteurs au delà de 60 chevaux; mais, il ne faut pas oublier, en utilisant un moteur électrique, on augmente fatalement le volume et la résistance de l'aérostat.

Il se dégage de ces considérations sommaires et approximatives ces conséquences peu rassurantes sur l'avenir de la navigation aérienne des ballons. Leur utilisation pratique sera toujours très limitée.

Si un ballon est construit pour lutter contre des vents de 12 à 14 mètres, évidemment, si le moyen du vent est fixé à 8 mètres de vitesse, l'aérostat ne progressera qu'à une vitesse moyenne de sept mètres, soit de 25 kilomètres à l'heure. C'est pauvre!

Et puis, son approvisionnement sera toujours limité. Pour lutter contre un vent moyen, il faudra une machine puissante; pour l'alimenter, il faudra beaucoup d'essence de pétrole. On consommera vite la provision, et, par conséquent, il sera indispensable de limiter la course, etc.

Nos dirigeables du présent et de l'avenir ont à